

Atelier de lectures sandiennes du 4 avril 2016

Musée de la Vie romantique Paris

MAUPRAT 1837

Ont participé à cet atelier : Martine AUBERT, Michel DHERBOMEZ, Claudine FOURNIER, Denise GELLINI, Danièle LE CHEVALIER, Catherine SALMOCHI, Geneviève VACHER.

Nous avons tous apprécié ce roman et nous avons constaté, en particulier pour ceux qui avaient déjà lu le livre il y a fort longtemps, que ce qui reste d'abord de telles lectures ce sont des images fortes, des scènes théâtrales ou cinématographiques, des portraits réussis de personnages très beaux, comme Edmée, ou très originaux, comme Marcasse et Patience.

Ensuite, ce sont des thèmes récurrents dans l'œuvre qui ont attiré notre attention : la violence, l'éducation, la critique des institutions (Eglise et justice), l'intérêt historique de la période évoquée. Enfin, le personnage d'Edmée a suscité quelques interrogations.

LE SANG ET LA VIOLENCE

Bernard de Mauprat, né en 1757, fait, à l'âge de quatre-vingts ans, le récit de sa vie au narrateur et à ses amis. Il explique d'abord sa généalogie, car tout commence par une rivalité entre deux cousins, comme dans *L'Homme de neige*.

La branche aînée de la famille de Mauprat, les Mauprat Coupe-Jarrets, est celle de Tristan, le grand-père de Bernard. De « petits tyrans féodaux », ils sont devenus brigands et hors-la-loi, n'hésitant pas à rançonner, torturer et violer. Bernard est orphelin à sept ans et son grand-père le prend avec lui au château de la Roche-Mauprat, où vivent aussi les sept fils qui lui restent.

La branche cadette, les Mauprat Casse-Têtes, est représentée par le chevalier Hubert de Mauprat, cousin de Tristan. C'est un homme droit et généreux, qui a bien géré sa fortune, mais qui a conservé les préjugés de la noblesse, en particulier celui de l'honneur du sang et du nom. Il s'est marié tardivement et a une fille, Edmée, de l'âge de Bernard. Hubert aurait voulu adopter Bernard et en faire son héritier. Mais Tristan a refusé et s'est vengé en faisant empoisonner la mère de Bernard et celle d'Edmée.

Terrorisé à son arrivée au château de la Roche-Mauprat, Bernard sera confié au plus méchant de ses oncles, Jean de Mauprat. Parce qu'il vit dans la peur des sévices exercés par ses oncles, Bernard est capable de pitié envers ceux qui sont maltraités au château de son grand-père, mais il devient un adolescent arrogant, qui est convaincu de sa supériorité sur les manants. Un jour qu'un petit paysan lui a rapporté les paroles de Patience sur les Coupe-Jarrets, il se venge en tuant la chouette apprivoisée du philosophe qui passe pour sorcier. Furieux, celui-ci lui inflige la correction réservée aux chiens qui mordent le gibier :

Il accrocha la chouette à une branche au-dessus de ma tête et le sang de l'oiseau s'égouttant sur moi, me pénétrait d'horreur. (chap. IV)

C'est la première fois que le sang est évoqué à la tour Gazeau, demeure de Patience. Il y en aura deux autres : quatre ans plus tard, alors que Bernard vient de sauver Edmée en s'enfuyant avec elle de la roche-Mauprat, on les conduit à la tour Gazeau où deux des oncles de Bernard se réfugient peu après : Laurent va mourir après une atroce agonie et Léonard se tire une balle dans la tête plutôt que de se laisser emmener. Enfin, c'est tout près de la tour qu'Edmée sera blessée par balles par un troisième oncle, Antoine.

O spectacle ineffaçable ! Edmée était étendue par terre, roide et baignée dans son sang. (Chap. XXII)

Les lecteurs ont remarqué l'importance des couteaux que Bernard et Edmée veulent toujours avoir près d'eux, voire sous l'oreiller, soit pour se défendre, soit pour mettre fin à leurs jours. Le suicide et le meurtre sont constamment présents à l'esprit des deux héritiers de ce « déplorable sang », « mystère affreux, sang des Atrides ». Edmée explique à Bernard ce qu'elle aurait fait s'il l'avait épousée plus tôt :

« Tu m'aurais offensée dès le premier jour de notre union, et je t'aurais puni en t'abandonnant ou en me donnant la mort, ou en te tuant toi-même : car on tue dans notre famille, c'est une habitude d'enfance. » (chap. XXIX)

C'est tout naturellement que les humains sont comparés à des animaux, parce que les personnages sont tous des chasseurs. Face à Bernard et à ses oncles, Edmée est une faible proie, le plus joli des oiseaux des bois, linotte, colombe, tourterelle, biche, alors que l'on trouve loup, loup-cervier, renard, milan, ourson, hyène, blaireau, pour Bernard et les habitants de la Roche-Mauprat. A plusieurs reprises, Bernard est tenté de violenter Edmée. Il est tout à fait conscient de la force des « instincts farouches » en lui. Il en éprouve du remords, mais il peine à les dominer, même après avoir reçu l'éducation dont il a été privé jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

L'ÉDUCATION

Tous les lecteurs ont été frappés de l'actualité de ce thème : comment transformer un jeune élevé dans le culte de la force, dans l'exemple du vol et de l'ivrognerie, dans le mépris des femmes et dans une conception féodale de la société, en un bon citoyen, capable de comprendre son époque, de soutenir les idées d'égalité et de liberté, ou, pour reprendre la formule de Bernard lui-même, comment transformer « un loup en homme » ?

Sur l'hérédité des penchants, des instincts sauvages, la réponse de Bernard est nette : elle existe, incontestablement, mais elle n'est jamais une fatalité.

« C'est une grande question à résoudre que celle-ci : Y a-t-il en nous des penchants invincibles, et l'éducation peut-elle les modifier seulement ou les détruire ? Moi, je n'oserais prononcer [...], mais j'ai eu une terrible vie, messieurs ; et, si j'étais législateur, je ferais arracher la langue ou couper le bras à celui qui oserait prêcher ou écrire que l'organisation des individus est fatale, et qu'on ne refait pas plus le caractère d'un homme que l'appétit d'un tigre. Dieu m'a préservé de le croire. » (Chap. II)

Après l'illustration que donne l'histoire de la vie de Bernard, celui-ci formule à nouveau son acte de foi en l'éducation dans la toute dernière page du roman :

« L'homme ne naît pas méchant ; il ne naît pas bon non plus, comme l'entend Jean-Jacques Rousseau, le vieux maître de ma chère Edmée. L'homme naît avec plus ou moins de passions, avec plus ou moins de vigueur pour les satisfaire, avec plus ou moins d'aptitude pour en tirer un bon ou un mauvais parti dans la société. Mais l'éducation peut et doit trouver remède à tout ; là est le grand problème à résoudre, c'est de trouver l'éducation qui convient à chaque être en particulier. L'éducation générale et en commun semble nécessaire, s'ensuit-il qu'elle doive être la même pour tous ? Je crois bien que si l'on m'eût mis au collège à dix ans, j'eusse été sociable de meilleure heure ; mais eût-on su corriger mes violents appétits et m'enseigner à les vaincre comme Edmée l'a fait ? J'en doute. Tout le monde a besoin d'être aimé pour valoir quelque chose, mais il faut qu'on le soit de différentes manières. » (Chap. XXX).

Pour Bernard, il y avait beaucoup à faire. Toute son éducation avait été faussée par l'emploi d'un vocabulaire propre au clan Mauprat, mais qui ne correspondait pas à celui des autres hommes :

« Ce qui, hors de notre tanière, s'appelait, pour les autres hommes, assassiner, piller, torturer, on m'apprenait à l'appeler combattre, vaincre et soumettre (Chap. II)

De plus, son grand-père ne lui a pas enseigné l'Histoire. Bernard n'a aucune notion de chronologie, il connaît quelques légendes et ballades du temps de la chevalerie, mais il avoue :

« Je n'étais pas bien sûr que mon grand-père n'eût pas vu Charlemagne, car il en parlait plus souvent et plus volontiers que de tout autre. (Chap II)

C'est par amour que Bernard acceptera finalement de s'instruire en recevant l'enseignement de l'abbé Aubert, il a compris l'impossibilité pour Edmée d'accepter pour époux un homme qui n'aurait pas ses connaissances et sa culture. Dans l'éducation de son cousin, elle va privilégier l'histoire et la réflexion sur la société. Elle n'insiste pas pour qu'il apprenne le latin, mais elle lui fait à haute voix de bonnes lectures : passages de Condillac, Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau, bien sûr, et aussi Montaigne et Montesquieu.

La conversation avec des esprits éclairés, la controverse, la fréquentation des salons parisiens, et enfin le départ pour l'Amérique, avec La Fayette, complèteront les efforts d'Edmée. Bernard y trouvera l'amitié virile d'un homme de son âge, Arthur, qui a décidé de consacrer sa vie aux sciences naturelles.

Patience, le philosophe rustique, est lui aussi une sorte de « cas » d'éducation tardive. Très intelligent, il n'a jamais pu apprendre à lire. Il s'intéresse à la philosophie grâce à l'abbé Aubert avec qui il a de grandes conversations. On peut remarquer, dans *Mauprat*, plusieurs allusions à l'importance des livres pour répandre les idées dans ces campagnes isolées du centre de la France : Patience a un abrégé de la doctrine d'Épictète, dont il arrive à lire et à relire quelques pages. Il progresse si bien qu'il finit par devenir « le petit Turgot » du pays en aidant Edmée à faire la charité à bon escient. On le surnommera aussi « le grand juge » à cause de ses talents de médiateur. Enfin, il défendra Bernard pendant son procès, avec des accents dignes des orateurs de la Révolution.

Marcasse, le preneur de taupes, grand ami de Patience et de Bernard, va propager les idées révolutionnaires de Franklin « en colportant du château à la chaumière et de la maison bourgeoise à la ferme ces petites éditions à bon marché de la Science du bonhomme Richard, et d'autres menus traités de patriotisme populaire, que, selon la société jésuitique, une société secrète de philosophes voltairiens, voués aux pratiques diaboliques de la franc-maçonnerie, faisait circuler gratis dans les basses classes. (Chap. XV)

L'ÉGLISE ET LA JUSTICE

L'intrigue de Mauprat se déroule dans un climat de « guerre religieuse » (Chap.III) Celle-ci s'organise autour des personnages de Patience et du curé de Briantes, l'abbé Aubert. Patience a été élève chez les Carmes, mais il a été chassé par les moines parce qu'il s'était élevé contre leurs pratiques et leur hypocrisie. Le curé de Briantes a été janséniste ; après avoir lu les philosophes, il en est arrivé aux idées de la Profession de foi du vicaire savoyard. Il a repris l'éducation de Patience en discutant avec lui et en devenant son ami. Comme ils sont persécutés par « la monacaille », Patience va se retirer dans les bois et l'abbé Aubert sera finalement accueilli comme précepteur par le chevalier Hubert. Il sera un peu le directeur de conscience d'Edmée et Bernard aussi profitera de ses leçons.

Quand Bernard va être accusé du meurtre d'Edmée, le clan des dévots va s'employer activement à le faire condamner. Jean de Mauprat est devenu trappiste ; son frère Antoine adopte lui aussi le froc pour commettre ses méfaits. Ils sont soutenus par le prieur des Carmes, dont George Sand dresse un savoureux portrait. La justice utilise la procédure du « monitoire », que Bernard explique à ses jeunes interlocuteurs :

« Un des plus funestes moyens de l'ancienne procédure était le monitoire ; on appelait ainsi un avertissement par voie de prédication, lancé par l'évêque et proclamé par tous les curés, aux habitants de leur paroisse, enjoignant de rechercher et de révéler tous les faits qui viendraient à leur connaissance sur le crime dont on informait. Ce moyen était un reflet adouci du principe inquisitorial qui régnait plus ouvertement dans d'autres contrées. La plupart du temps, le monitoire, institué d'ailleurs pour perpétuer au nom de la religion l'esprit de délation, était un chef-d'oeuvre d'atrocité ridicule ; on y supposait souvent le crime et toutes les circonstances imaginaires que la passion des plaignants avait besoin de prouver ; c'était la publication d'un thème tout fait sur lequel, pour gagner quelque argent, le premier coquin venu pouvait faire une déposition mensongère dans l'intérêt du plus offrant ... Le monitoire avait pour effet inévitable, quand la rédaction en était partielle, de soulever contre l'accusé la haine publique. Les dévots surtout, recevant du clergé leur opinion toute faite, poursuivaient la victime avec acharnement [...] » (Chap. XXIV).

La conversion de Jean a fait grand bruit ; les dévots et surtout les dévotes le considèrent comme un saint, les juges n'oseront pas braver l'opinion publique en mettant sa parole en doute. Subornation de témoins, modification des preuves, manipulation de l'opinion publique, procédure expéditive : la peinture du fonctionnement de la justice n'est pas flatteuse.

L'anticléricisme de George Sand est patent dans ce roman ; mais les personnages principaux ne sont pas athées, tous croient en Dieu.

Lorsqu'elle fréquente les salons parisiens, Edmée est surnommée « la jeune quakeresse ». Les Quakers refusaient tout clergé et pratiquaient un culte silencieux et sans rites. Ils revendiquaient une relation directe avec Dieu.

Quant à Bernard, la leçon qu'il tire du récit de sa vie est celle de l'Évangile :

« En attendant qu'on ait résolu le problème d'une éducation commune à tous, et cependant appropriée à chacun, attachez-vous à vous corriger les uns les autres. Vous me demandez comment ? Ma réponse sera courte : en vous aimant beaucoup les uns les autres » (Chap XXX)

On remarque aussi la formule solennelle du serment (privé ou public) : à la demande de Bernard, Edmée va jurer d'être à lui « *Sur l'Évangile, sur le nom du Christ, sur le salut de mon âme, sur le cercueil de ma mère.* »

Enfin, le thème de la charité est important dans tout le roman.

L'INTÉRÊT HISTORIQUE

Des trois romans étudiés récemment et dont l'action principale se situe avant la Révolution française, *Mauprat* est sans doute le plus intéressant, parce qu'il montre l'état d'arriération de ces campagnes du centre de la France, où l'habitat est dispersé, où les hommes restent dans une sorte de servitude volontaire en ayant une représentation féodale de la société. La dévotion et les superstitions tiennent encore une grande place et ce sont les moines qui enseignent.

Dans les salons parisiens, le roman montre bien l'influence des idées américaines et l'importance accordée à l'économie. M. de Malesherbes est un ami du chevalier, ainsi que Turgot. Franklin est cité. Tous se préoccupent de la juste répartition des richesses, de la lutte contre la pauvreté, de la nécessité de diminuer les dépenses (déjà !) ...

La mode masculine est celle des Américains, dont il faut imiter le maintien : cheveux non poudrés, gros souliers, habit simple de couleur sombre. Le vieillard de quatre-vingts ans qui raconte ce qu'il ressentait à vingt est sans illusions sur les motivations profondes de l'engagement des jeunes nobles pour la liberté :

« Pour que vous vous fassiez une idée du travail de mon esprit à cette époque, il suffira de vous dire que la guerre de l'indépendance éclatait en Amérique, que Voltaire recevait son apothéose à Paris, et que Franklin, prophète d'une religion politique nouvelle, apportait au sein même de la cour de France la semence de la liberté. La Fayette préparait secrètement sa romanesque expédition, et la plupart des jeunes patriciens étaient entraînés par la mode, par la nouveauté et par le plaisir inhérent à toute opposition qui n'est pas dangereuse. » (Chap. XII)

Bernard n'est pas dupe non plus de l'attitude en apparence ouverte aux idées nouvelles des vieux nobles :

« Les privilégiés de la société donnaient ardemment les mains à la ruine prochaine de leurs privilèges, par mécontentement de ce que les rois les avaient restreints. Ils élevaient leurs fils dans des principes constitutionnels, s'imaginant qu'ils allaient fonder une monarchie nouvelle où le peuple les aiderait à se replacer plus haut que le trône ; et c'est pour cela que les plus grandes admirations pour Voltaire et les plus ardentes sympathies pour Franklin furent exprimées dans les salons les plus illustres de Paris. » (Chap. XII)

C'est sans doute à cause de cette lucidité que Bernard sera peut-être moins « fanatique » qu'Edmée au moment de la Révolution française. Il admire la force de conviction de sa femme, mais aussi sa délicatesse quand il s'agit de respecter des sensibilités différentes de la sienne.

LE PERSONNAGE D'EDMÉE

Les lecteurs se sont posé une question à propos de ce personnage de femme : pourquoi Edmée fait-elle attendre Bernard pendant sept ans avant d'accepter de l'épouser ? Pour Bernard, elle est une énigme ; il insiste à plusieurs reprises sur le regard de ses grands yeux noirs, impénétrables. Son père non plus ne la comprend pas : au chapitre XVIII, alors qu'il vient de donner son autorisation à leur mariage, il avoue à Bernard :

« Ma foi ! Bernard, je suis bien vieux ; mais je puis dire que je ne comprends encore rien aux femmes, et il est probable que je mourrai sans y avoir rien compris. »

Dans l'avant-dernier chapitre, lorsqu'elle vient témoigner pour sauver Bernard, Edmée donnera plusieurs réponses à cette question de l'attente imposée à celui qui l'aime d'un amour fou.

D'abord, le fait que son père passe avant tout : *« Ce qu'il y a de certain, c'est que tu aurais fait un détestable mari ; tu m'aurais fait rougir par ton ignorance, tu aurais voulu m'opprimer, et nous nous serions brisés l'un contre l'autre ; cela eût fait le désespoir de mon père, et, tu le sais, mon père passait avant tout. » (Chap. XXIX)*

Ensuite, dès le début de leur relation, elle ne comprend pas elle-même le sentiment qui la pousse vers son cousin, *« un sentiment si fort, si mobile, si rempli d'agitations, de haine, de peur, de pitié, de colère et de tendresse, que je n'y comprends rien, et que je n'essaie plus d'y rien comprendre. » (Chap. XXIX).*

Enfin, elle attend que Bernard soit prêt à la traiter comme une égale car Edmée a de la fierté, de l'orgueil :

« Mais , par la raison que je suis une Mauprat et que j'ai un inflexible orgueil, je ne souffrirai jamais la tyrannie de l'homme, pas plus la violence d'un amant que le soufflet d'un mari ; il n'appartient qu'à une âme vassale et à un lâche caractère de céder à la force ce qu'elle refuse à la prière. » (Chap. XI).

Dans la notice de 1851 qu'elle a placée en tête de son roman, George Sand explique sa volonté de *« peindre un amour exclusif, éternel, avant, pendant, et après le mariage »*. En 1861, elle reprend cette même idée de montrer un mariage passionné et néanmoins réussi dans *Jean de la Roche*.

La situation d'énonciation est la même, c'est l'homme qui raconte la naissance de son unique passion . Comme Edmée, Love Buttler est orpheline de mère et elle s'occupe d'un père âgé. Love est un mystère pour l'homme qui l'aime. Lui aussi, comme Bernard, souhaiterait que la jeune fille s'exprime davantage, qu'elle soit aussi passionnée que lui. Là encore, c'est la femme qui est raisonnable et qui refuse un mariage trop précoce. Vingt-trois ans après *Mauprat*, George Sand revient donc sur ce thème de la passion dans le mariage, mariage réussi parce qu'il y a égalité et respect dans le couple. Mais dans *Jean de la Roche*, le héros éponyme n'avouera que dix ans de bonheur conjugal, et c'est déjà beaucoup sans doute pour la romancière ...

Le personnage d'Edmée a été le sujet d'une discussion par lettres entre George Sand et sa fille Solange, âgée de quatorze ans. Elle avait fait part à sa mère de son admiration pour Edmée de Mauprat *« la plus belle de [tes] filles »*. On peut se demander si la réponse de la romancière est tout à fait honnête :

« Pourquoi la fiction du caractère d'Edmée t'a-t-elle plu ? Pourquoi dis-tu que c'est la plus belle des filles ? Ce n'est pas parce qu'elle monte à cheval, et qu'elle a des plumes sur son chapeau. C'est parce qu'elle a un dévouement enthousiaste, parce qu'elle préfère son père, son fiancé et ses amis à

elle-même. Pourquoi l'aimes-tu dans le procès ? c'est parce qu'elle s'expose à tout pour proclamer son affection et la vérité. Donc tu comprends et tu sens qu'il y a quelque chose de mieux que s'atiffer (sic) du matin au soir, de faire la belle et l'esprit fort, et de vivre pour soi. » (Lettre du 13 juin 1843, T.VI de la Correspondance).

C'est peut-être pour se protéger elle-même, par peur des conséquences d'un mariage précoce qu'Edmée refuse pendant si longtemps d'épouser Bernard. Elle est certes très généreuse, elle partage ses richesses, mais elle ne sacrifie pas facilement son indépendance et elle souffre de devoir révéler devant tous la vérité sur ses sentiments. Trois ans plus tard, dans une lettre à Hetzel (30 décembre 1846), alors que Solange semble séduite par Fernand de Preaulx, elle la compare à nouveau à Edmée : « ma fille, la plus superbe des Edmée de Mauprat ». C'est dire l'importance que la romancière accordait à ce caractère de femme.

Compte rendu par Danièle Le Chevalier